Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

1 | 1997
Varia

Qu'est ce que la culture populaire juive ?

L'exemple de la littérature yiddish ancienne

Jean Baumgarten

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/5002
ISSN : 2075-5287

Éditeur
Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée
Date de publication : 15 octobre 1997
Pagination : 32-34

Référence électronique
Jean Baumgarten, « Qu'est ce que la culture populaire juive ? », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 1 | 1997, mis en ligne le 27 juin 2008, Consulté le 02 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/5002

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Bulletin du CRFJ, numéro 1, automne 1997, pp. 32-34

QU'EST CE QUE LA CULTURE POPULAIRE JUIVE ? L'EXEMPLE DE LA LITTERATURE YIDDISH ANCIENNE.*

Depuis plus d'une décennie, les recherches sur les « cultures et littératures populaires » dans l'Europe du Moyen Âge au XVIII[e] siècle, se sont multipliées. Cet intérêt témoigne du développement de nouveaux domaines, entre autres, l'étude de la civilisation matérielle ou l'anthropologie historique, qui conduisent, certes en relation avec le savoir-faire des ethnologues ou des folkloristes, à circonscrire des domaines jusqu'alors peu pris en considération, comme les modes de pensée, les systèmes symboliques et l'étude des traditions ou des littératures orales. Toutefois, nombre de recherches portent encore l'empreinte d'*a priori* associée à la notion de « peuple » ou de « populaire » : depuis le XIX[e] siècle, les spécialistes ont appréhendé ces savoirs selon les modèles et les catégories de la haute culture savante, sans tenir compte de la culture des moins ou des peu lettrés. En ce qui concerne le monde juif ashkénaze, nous possédons, avec la littérature yiddish ancienne, un ensemble conséquent de textes imprimés, véritable « laboratoire » pour essayer de comprendre ce que fut la culture populaire des Juifs ashkénazes.

Certaines réalités socio-historiques favorisèrent l'émergence de la littérature yiddish ancienne. Soulignons l'influence de la structuration culturelle propre à la société juive : la littérature rabbinique abonde en considérations sur la hiérarchisation du savoir. On pense à la dichotomie entre le sage (*h'akham*) et l'ignorant (*am ha-arets*). Contentons-nous de rappeler les quatre ordres principaux propres à la culture juive traditionnelle : (1) Les sages (*h'akhamim*) (2) les semi-lettrés (*mevinim*) (litt. ceux qui « comprennent ») (3) Les ignorants (*amei ha-arets*) et (4) les femmes (*nashim*) qui constituent un groupe culturel à part. Rappelons que l'illettrisme des *amei ha-arets* implique l'ignorance de la langue sainte, des prières, des textes religieux essentiels de la tradition juive et du vocabulaire technique qui en dérive. L'originalité de la littérature yiddish ancienne, reste de viser les trois dernières catégories de lecteurs, et, tout

* Conférence faite le 15 mars 1997 au CRFJ de Jérusalem.

particulièrement, les lectrices. Un partage s'instaure entre la haute culture des lettrés en hébreu et en araméen et, d'autre part, la culture vernaculaire destinée à ceux qu'un niveau d'étude ou de connaissance insuffisant de la langue sainte ont souvent rejeté dans les marges du savoir.

On discerne des oppositions semblables en ce qui concerne les pratiques et les rituels religieux. La société ashkénaze des Temps modernes se caractérise par une professionnalisation grandissante du savoir : le fossé culturel se creuse entre les lettrés, détenteurs du savoir, et la grande majorité des Juifs. Les *gemeyne layt, proste yidn* ou les *yeshuvnikes* se contentent d'une sorte de para-religion syncrétique, polythéiste, témoignage du danger de paganisation des masses. Les textes en yiddish ancien sont traversés par une évidente ambivalence : d'un côté, les rabbins, par le biais des livres en langue vernaculaire, déclarent la guerre à la fausse croyance, à la religion syncrétique et veulent faire disparaître tout relent de paganisme. Les *rabanim* ou *h'akhamim* demeurent conscients, certes dans des limites bien circonscrites, des potentialités de la langue vernaculaire, moyen efficace pour reconquérir les masses juives en déshérence. C'est le sens de l'édition de tout un ensemble de livres de morale (*muser seforim*) dont, parmi les plus célèbres, le Brantshpigl (Cracovie, 1597 et Hanau, 1602), véritable « encyclopédie de la femme juive » à partir duquel on peut reconstituer les aspects cardinaux de la vie quotidienne des Juifs en Europe aux XVI^{e}-XVII^{e} siècles, ou le Lev tov (Prague, 1620), manuel de conduite pour les hommes. Il faut ajouter la tradition des livres de conduite et de coutumes (*Minhogim seforim*), dont le but est d'expliciter, pour ceux qui l'auraient oublié, les principales cérémonies publiques ou domestiques qui ponctuent l'année ou la vie juives. Le plus ancien fut édité à Venise en 1589 par Simon ben Yehuda Levi Ginzburg. D'un autre côté, ce combat s'accompagne d'une évidente suspicion, notamment de la part des autorités rabbiniques, à l'égard de la culture vulgaire, lourde de menaces de déviances par rapport à l'orthodoxie rabbinique ou l'orthopraxie halakhique.

On peut, alors, dresser une typologie des textes qui circonscrivent l'espace d'expression propre à la littérature populaire en yiddish : on trouve principalement des traductions de la Bible, (*taysh-h'umesh*), de la littérature homilétique, dont la Tseenah ureenah (Bâle 1622), des contes et récits (*mayses* et *aggodes*), dont le Mayse bukk (Bâle, 1602), des livres de prières bilingues, dont les prières de supplications ou suppliques (*teh'ines*), des livres de coutumes et de pratiques (*minhogim seforim*), des livres de morale (*muser seforim*). À cela, s'ajoute la riche littérature profane dont les exemples les plus remarquables restent les romans courtois italiens de l'humaniste juif de la Renaissance Elie Bah'ur Lévita, le Bovo bukh (Isny, 1541) et le Paris un Viene (Vérone, 1594).

On comprend quel fut le rôle idéologique ou religieux des ouvrages en yiddish, qui, dans leur grande majorité, se cantonnèrent à des besoins bien circonscrits : offrir aux masses juives peu éduquées les bases essentielles du savoir religieux nécessaire à la conservation et à la perpétuation du judaïsme. Ces textes transmettent, certes, un certain conformisme social, un conservatisme religieux ou une vision du monde proche des conceptions moyennes des savants et des rabbins. Mais, en même temps, ces ouvrages sont au diapason des demandes et des revendications des peu lettrés. Sans briser le monopole traditionnel du savoir et de l'autorité, la production vernaculaire consacre l'ouverture d'un espace de création nouveau qui préfigure la littérature juive moderne, comme mutation ou relais du religieux. Cette nourriture livresque alimentera durant des siècles la vie religieuse des humbles juifs dans la société ashkénaze pré-moderne.

Jean BAUMGARTEN